espèces d'après la grandeur des feuilles. C'est ainsi qu'elles sont préparées; puis on les porte dans l'Indostan. Au dessus de Thina, le pays n'a pas été visité, soit que le froid excessif ait arrêté les voyageurs, soit par la volonté des Dieux. »

Si ces renseignements ne sont pas très exacts et offrent quelque obscurité, ils fournissent au moins la preuve que le bétel était apporté par une peuplade mongole aux frontières de Thina. On ne dit pas où ces peuples allaient le prendre, mais selon toutes les apparences il leur venait du midi, et puis ils le vendaient dans cet entrepôt du nord, d'où il était envoyé dans les contrées du nord-ouest. Hérodote, en parlant des Scythes, indique la marche de ce commerce. Dans le rapport du marchand il est évident, que par Thina il faut entendre, non la Chine du midi mais celle du nord. Ainsi le bétel arrivait non seulement aux marchés de l'Indostan, mais aussi dans les pays au nord de la Chine. Dans le journal du marchand grec le bétel est appelé malabathrum : il ajoute qu'on l'apporte de Malabar au marché de Nelcynda.

La presqu'île de l'Inde communiquait par des navires avec la Chersonèse qui était connue des anciens sous le nom de *chrysè*, région ou Chersonèse d'or. Chez Ptolémée ce mot désigne une ville, tandis que d'autres étendent cette dénomination à la Chersonèse tout entière. Le Maliarpa de Ptolémée se trouve dans Mavalipuram, dont la mer a couvert en grand partie les magnifiques ruines.

L'île de Ceylan a été de temps immémorial un point important pour le commerce de l'Inde. On lui supposait beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en a réellement, malgré le grand nombre de voyageurs et de marchands qui la visitaient. Dans l'antiquité elle portait le nom de Taprobane[1]. Ce qui est

[1] Taprobane, d'où une ambassade était venue à Rome rendre hommage à Claude. Au milieu des choses exagérées que l'on met dans la bouche de ces envoyés, on distingue quelques traits vraisemblables sur la richesse du pays. Il est très remarquable que les anciens n'ont pas nommé, parmi leurs productions, la cannelle et le *cinnamomum*. On ne peut donc pas s'étonner de

assez bizarre, c'est que dans les anciens poèmes indiens, elle figure comme région mythique. Cosmas fournit les meilleurs renseignements sur l'Orient au cinquième siècle ; voici ce qu'il dit au sujet de Ceylan : « Taprobane, que les indigènes nomment Selandir, est une grande île dans l'océan Indien, au delà de la région du poivre (le Malabar) et où l'on trouve l'hyacinthe (pierre précieuse). Auprès on rencontre une quantité prodigieuse d'îlots (les Maldives). L'île de Taprobane est partagée entre deux rois : l'un possède la région qui fournit l'hyacinthe, l'autre les côtes avec les ports et villes marchandes. De l'Indostan, de la Perse, de l'Ethiopie, régions dont elle est à peu près également éloignée ; il y vient un grand nombre de navires, et il en part continuellement. De l'intérieur, près de Tzinitza (la Chine) elle reçoit de la soie, de l'aloës, des clous de giroffle, et autres produits qu'elle envoie à Mala (Malabar), qui produit le poivre, et à Callième, d'où viennent le fer et les étoffes, car c'est aussi une place importante. Elle les apporte encore à Sind, aux confins de l'Indostan, d'où l'on tire le musc et le castoréum, dans la Perse, l'Yémen et à Adule. De ces divers points il lui arrive des denrées, qu'elle envoie avec les siennes dans l'intérieur. Selandir est un immense marché, situé au milieu de l'Inde, recevant des marchandises de tous les ports, et leur envoyant ses produits. Il est certain que le commerce de Ceylan était tout aussi florissant dès le temps d'Alexandre le Grand, dont les compagnons apprirent les premiers à l'Europe que Taprobane était une île. Le nom le plus ancien de Ceylan était en indien, Sinhalam; dans les temps modernes elle s'appelle Serendip[1].

voir l'étendue de cette terre singulièrement exagérée et son nom défiguré de plusieurs manières. MALTEBRUN. *Histoire de la Géographie.* (*Note du Traducteur.*)

[1] Chez Pline et dans le Périple, on la trouve nommée *Palæ Simundi*. La première moitié de ce nom est un adverbe grec qui signifie *anciennement;* le reste semble être une corruption de *silundiv*, une des formes du nom indien de l'île. Un siècle plus tard, Ptolémée la connut sous le nom de *Salice*, et dans

Ainsi dès les premiers temps le commerce indien avait une grande extension dans les différentes places, telles que Barygaza (Beroach), Muziris (Mangalore [1]), Nelcynda (Nelliseram), Pattala (Hydrabad dans le delta de l'Indus), etc. Toutefois il prit un tout autre développement lorsque l'Inde commença à être mieux connue des Occidentaux. Nous avons vu que les Bactriens servaient d'intermédiaires dans les relations entre l'Inde et la Chine : la Bactriane était sous tous les rapports d'une grande importance pour les intérêts commerciaux de l'Inde. De la capitale Bactra ou Zariaspa, (aujourd'hui Balkh), partaient trois grandes routes vers les vastes régions de l'est, du nord-est et du nord jusqu'en Chine et jusqu'au pays de Sères : de plus, c'est de ce point que les denrées de l'Inde en destination pour la mer Noire, étaient amenées sur le fleuve Oxus (Gilson) jusqu'aux bords de la mer Caspienne, d'où on les faisait passer dans l'Albanie ; elles remontaient ensuite le Kour et étaient transportées par terre au Pont-Euxin. Cette route était connue dès le temps d'Alexandre le Grand : selon toutes les probabilités, c'est par cette voie que les anciennes villes grecques sur les côtes de la mer Noire recevaient les denrées de l'Inde, que sans cela elles auraient été obligées de prendre des Phéniciens. Ce serait donc une grande erreur de penser que Pompée découvrit le premier cette route dans la guerre contre Mithridate : il ne fit que la trouver, parce qu'elle lui était inconnue. Des frontières de l'Indostan jusqu'à l'Oxus il y a sept jours de marche ; et quand les marchandises avaient passé la mer Caspienne, il ne leur fallait que cinq jours pour arriver à la mer Noire [2]. Maracanda, aujourd'hui Samarkand, au nord de Balkh, servait également d'entrepôt au commerce de l'Inde avec l'inté-

le VIe siècle, Cosmas en apprit le nom indien *Selan-Div*, mais le changea en *Sielediva*. MALTEBRUN. *Histoire de la Gégoraphie*. (*Note du Trad.*)

[1] Dans Maltebrun, *Mirzouh*, et pour Beroach, *Barotch*. (*Note du Trad.*)

[2] Plin. *Hist. nat.* 6, 17.

rieur et le nord de l'Asie. Tant que les cités grecques de la mer Noire et de l'Asie Mineure restèrent florissantes, les denrées de l'Inde leur arrivaient par cette voie : Byzance en particulier était l'entrepôt pour les besoins de la Grèce. Par suite des événements politiques plus tard il devint désert : Balkh et Samarcande n'interrompirent point leurs relations avec l'Inde pour les pays de l'Asie centrale. Les Arabes dont la puissance politique avait pris un grand essor et qui étaient actifs et entreprenants, s'étant emparés du commerce de l'Inde avec l'Europe par la conquête de la Syrie et de l'Egypte, trouvaient un puissant appui pour leurs opérations à Venise, Gênes et Amalfi, et c'est en vain que les empereurs grecs défendaient à leurs sujets de leur fournir du bois de construction, du fer, des armes, et toute autre munition de guerre. Cette défense ayant été publiée solennellement en 1179 par le concile de Latran pour toute la chrétienté, l'existence commerciale de Venise se trouva compromise pendant quelque temps. Après un état de stagnation qui dura plusieurs années, les Vénitiens purent à la fin espérer non seulement d'étendre leurs relations avec la Grèce, mais de se rendre maîtres du commerce de l'Inde. Ils avaient aidé un empereur d'origine allemande à s'établir sur le trône de Byzance, en 1204 : pour prix de ce service, il leur fut concédé des propriétés considérables sur la côte et dans les îles avec de grands priviléges. Antérieurement à cette époque ils s'étaient avancés jusqu'au Don ; à la place de l'ancienne colonie grecque Tanaïs, ils avaient fondé Tana, qui se retrouve dans la ville moderne d'Asow, et dès la fin du douzième siècle ils y établirent un consulat. De ce point ils regagnèrent l'ancienne route de l'Inde par la Boukharie. Ils tiraient les marchandises de Balkh et de Samarkand, ainsi que cela s'était pratiqué précédemment; mais au lieu de les envoyer par eau dans la mer Caspienne, on remontait le Wolga jusqu'à la ville d'Astracan, et de là elles étaient transportées par terre à Tana. Quand les Vénitiens eurent ouvert cette route nouvelle, les

Génois et les Pisans ne tardèrent pas à les y suivre, en prenant leur point de départ à Constantinople, elle fut très fréquentée dans le cours du treizième et du quatorzième siècle. Gênes ayant fini par l'emporter sur Venise à Constantinople, pour faire à sa rivale une concurrence plus active sur le marché de l'Inde, elle fonda Coffa, sur l'emplacement de l'ancienne Théodosie. Par là les Vénitiens furent presque entièrement exclus de la mer Noire.

Dans un espace d'à peu près mille ans, cette ancienne route de l'Inde subit les destinées auxquelles toute voie commerciale est exposée. On les fréquente jusqu'au jour où les événements forcent les marchands à les quitter ; puis elles se peuplent de nouveau, mais avec de nombreuses modifications et sans reprendre leur première importance.

De la route qui allait de l'Inde à Bactra ou Balkh il en partait une autre de cette ville, qui se dirigeait vers l'ouest. Les indications topographiques des anciens sur les stations de cette route, ne sont pas très exactes. A l'ouest de Bactra on marque d'abord Alexandrie, dans le pays des Ariens; puis Hécatompylos, c'est à dire les cent Portes; cette ville était ainsi appelée à cause des routes nombreuses qui venaient y converger; puis on arrivait aux Portes Caspiennes, dont la position n'a pu être établie avec certitude. De ce chemin occidental il s'en détachait un autre à Alexandrie vers le sud-est; il allait rejoindre à Ortospana la grande route de Bactra, un troisième embranchement enfin, dans la direction du sud, menait d'Alexandrie en passant à Prophthasia dans le pays des Drangiens jusqu'aux rives de l'Indus. Arachotoi est citée comme station d'une de ces routes occidentales de l'Inde, mais on n'a pas de données suffisantes pour en fixer la position. La voie de communication entre l'Asie occidentale et l'Inde passait par les Portes Caspiennes. Sur ce point le chemin se séparait de nouveau en plusieurs embranchements ; par Ecbatane ou Hamadan il conduisait en Arménie. La route de l'ouest, qui pendant longtemps avait été très fréquentée,

fut abandonnée quand les Arabes s'emparèrent du commerce avec l'Inde.

Dans la même direction ce sont encore les Arabes qui font le même commerce sur mer, auquel participaient les peuplades chaldéo-babyloniennes établies sur le golfe Persique. Gerrha, colonie de Babylone sur la côte occidentale, florissait du temps d'Alexandre le Grand. Confinés dans un désert, les habitants étaient devenus par leur industrie commerciale, un des plus riches peuples du monde. Ils s'occupaient du transport par caravanes ou par mer, des denrées de l'Inde et de l'Arabie, qu'ils envoyaient aux pays de l'ouest, surtout à Babylone. L'époque où cette trop fameuse capitale était arrivée au faîte de la prospérité, est antérieure à la domination des Perses et par conséquent au sixième siècle avant notre ère.

La navigation des Arabes dans l'Inde date également des siècles les plus reculés. C'est des Arabes qu'Hérodote avait obtenu le détail qu'il donne sur la récolte merveilleuse de la cannelle. L'encens était un des articles que les Indiens tiraient de l'Arabie; ils allaient le prendre à Mocca, et donnaient des toiles en échange. Notre marchand grec dit expressément en parlant de la navigation des Arabes dans l'Inde : « Mouza (ou Mocca) est entièrement habitée par des marins arabes, qui font le commerce des productions de leur pays avec Barygaza. » Les Arabes vendaient les marchandises qu'ils tiraient de l'Inde, aux Phéniciens qui les transmettaient à leur tour aux occidentaux.

L'Inde avait également des liaisons avec la côte des Cafres ou Zanguebar. Voici les renseignements que donne le Périple sur cette côte : « De l'intérieur de l'Ariake (Concan) et de Barygaza on importe régulièrement dans les ports de ces parages, les produits de l'Inde, tels que les blés, le riz, le beurre, l'huile de Sésame, des toiles de coton fines et grossières, ainsi que le *miel de canne*, qu'on nomme sucre. Il y a des navires réservés expressément pour ce commerce,

et d'autres qui ne s'en occupent qu'accidentellement. » D'où il faut conclure que de temps immémorial les Arabes et la côte orientale de l'Afrique avaient des liaisons avec l'Inde. C'est de là sans doute, que provenait l'erreur de ceux qui croyaient que les productions de ce pays étaient orginaires de l'Ethiopie et de l'Arabie.

Nous nous arrêterons un peu plus longtemps sur le commerce de l'Egypte avec l'Inde par mer, dont l'origine et les développements nous sont mieux connus. Il paraît qu'anciennement les denrées de l'Inde étaient versées sur les marchés d'Egypte par les Arabes : si l'Egypte avait des relations directes avec l'Inde, elles furent interrompues sous la domination des Perses. Alexandre qui détruisit l'empire de Darius, changea la face des choses. Après avoir fait la conquête de l'Asie, il passa en Egypte, où il fonda sur une des bouches du Nil la ville d'Alexandrie, qui devint si célèbre dans la suite. Par son ordre l'amiral Néarque à la tête d'une flotte, sous la conduite du pilote Oneisikritos, descendit le Gange, et suivit la côte jusqu'au golfe persique. Néarque avait rassemblé des notions précieuses sur l'Inde : ses relations étaient entremêlées de fables absurdes, sans doute, mais elles n'en répandaient pas moins de vives lumières sur ces contrées mystérieuses. Néarque rapporte entre autres faits que les Indiens écrivaient sur du papier de coton. L'emploi de ce papier en se généralisant, devint un des véhicules les plus utiles de la civilisation. Alexandre avait conçu le projet gigantesque de faire de Babylone le centre du commerce de terre et de mer pour le monde entier. Ce projet embrassait nécessairement le commerce de l'Inde. Après avoir fait explorer ce pays, il fit entreprendre la navigation autour de l'Afrique dans deux directions opposées: cette double tentative échoua. On sait qu'après la mort d'Alexandre, un de ses généraux, Plolémée, s'empara de l'Egypte ; il pensait sérieusement à rétablir le commerce de son nouveau royaume avec l'Indostan; il en fut empêché par les guerres qu'il eut à

soutenir. Son successeur, Ptolémée Philadelphe, fut plus heureux. On prétend que dès avant le siége de Troie, le grand roi Sésostris et beaucoup plus tard Nécos avaient tenté d'organiser la navigation sur la mer Rouge. On fit creuser un canal du Nil à cette mer. Nécos établit des chantiers sur le golfe Arabique et la mer du nord, c'est à dire la Méditerranée et fit construire des trirèmes. On voit qu'il voulait créer une marine égyptienne, projet auquel il renonça sur l'avis de ses ministres, qui lui firent comprendre combien l'exécution de son plan offrait de périls. L'Egypte était un pays isolé, sans communication avec l'étranger, inexpérimenté dans l'art nautique, tandis que les Arabes et les Babyloniens étaient de hardis nautonniers et rompus aux affaires commerciales. Ce roi fit discontinuer l'ouvrage, sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour le barbare (c'est à dire l'étranger.) Nécos s'engagea, par la suite, dans des guerres qui épuisèrent ses finances. Le canal resta inachevé et les chantiers furent abandonnés. Darius reprit les travaux qui avaient été commencés par Nécos, et acheva le canal : il partait du Nil au dessus de Bubassis, près du bourg de Pakousæ, et débouchait, après avoir passé par le désert, au pied des montagnes, dans le golfe près de Patumos. Il avait cent coudées de large et deux trirèmes pouvaient y voguer de front : en longueur il avait quatre jours de navigation. Les Ptolémées fermèrent le canal par une écluse, qu'on ouvrait pour livrer passage aux embarcations. Cet ouvrage gigantesque, n'eut point les résultats qu'on en avait attendus. Les bas-fonds et les écueils qui se trouvent dans l'angle de la mer Rouge, y rendaient la navigation dangereuse. Le roi Ptolémée fit frayer par son armée une route pour les caravanes à travers le désert, conduisant à Bérénice. On creusa de distance en distance des puits profonds pour avoir de l'eau en quantité suffisante. Des caravansérails commodes furent établis le long de la route. La ville de Bérénice quoique située sur la côte, aux confins de l'Egypte et l'Ethiopie n'avait pas de port. Le

plus heureux succès couronna l'entreprise, quoique Bérénice fût loin de répondre à toutes les exigences de la navigation. Les denrées venant de l'Inde et de l'Arabie, les marchandises d'Ethiopie, qui descendaient le golfe, étaient transportées à Coptos, où s'était formé un entrepôt. Le port le plus fréquenté était *Myos-Hormos*, « le port de la souris, » où se tenaient les bâtiments frêtés pour l'Inde. Ces deux villes favorisées par leur position, ne tardèrent point à éclipser Bérénice.

Ptolémée Philadelphe, dont la sagacité avait apprécié la haute importance commerciale de l'Inde, ne négligea aucun moyen pour se procurer une connaissance exacte de ces contrées, et la répandre parmi ses sujets. Par son ordre, deux hommes instruits, deux mathématiciens, Mégasthènes et Dionysius s'y rendirent avec la mission d'explorer le pays, pendant un séjour prolongé. L'Égypte n'avait point de marins, il fallait réveiller la nation de sa torpeur séculaire; il fallait tourner ses vues vers le commerce extérieur, et lui inspirer le goût des courses lointaines, en lui montrant le chemin qui devait les conduire avec sécurité aux régions où les attendait la fortune. Les efforts de Ptolémée furent récompensés par les plus brillants résultats. De même que quinze siècles plus tard Jean le Navigateur, accueillit avec une satisfaction triomphante, les nègres que ses navires lui avaient amenés d'Afrique; de même le roi d'Égypte laissa éclater sa joie à l'aspect des femmes, de la cannelle, du bois d'ébène, des perroquets sans nombre et des vingt-six bœufs d'une blancheur éclatante, qu'on lui envoyait de l'Inde, et qu'il fit étaler aux yeux de la population ébahie, dans une marche triomphale.

Ozelis, dans l'Arabie Heureuse, était l'entrepôt des denrées provenant de l'Égypte, de l'Arabie et de l'Inde, tant que la navigation des Égyptiens dans ce dernier pays ne fut qu'un timide cabotage.

Le pilote Hippalos fut le premier qui, de la rade d'Ozelis, osa gagner la haute mer et tenter le passage dans l'Inde. Il partit avec la mousson, qui favorisa sa course, et qui reçut depuis le nom de l'intrépide navigateur. Ce voyage eut les plus heureuses conséquences pour le commerce d'Égypte. On évita dès lors l'Arabie dont on n'avait osé se passer jusque là. On fonda, dans l'île Dioscoride, une colonie dont il restait encore des traces au sixième siècle. Ces heureux commencements ne durèrent pas longtemps. Le gouvernement tyrannique de quelques successeurs de Ptolémée Philadelphe, arrêta l'essor de cette prospérité naissante : la cruauté de Ptolémée Physcon terrifia les marchands qui, pour la plupart, s'expatrièrent. Bientôt les ports furent déserts et la route de l'Inde inconnue. Le tyran ayant reconnu sa faute, rappela les fuyards en leur accordant des priviléges. Le hasard aida à retrouver cette route : un indien, monté dans sa barque, avait été poussé, par la tempête, sur les côtes de l'Égypte ; il servit de guide à Eudoxe qui, sur l'ordre du roi Physcon, passa dans l'Inde avec de magnifiques présents pour les princes du pays. A son retour, le roi lui enleva la riche cargaison en épices et pierres fines qu'il avait amenée de l'Inde. Après la mort de Physcon, Cléopâtre envoya de nouveau Eudoxe dans l'Inde, avec une expédition plus considérable : il ne fut de retour que sous le règne de son fils.

On voit que sous la domination des Ptolémées, le commerce de l'Égypte avec l'Inde était entravé par diverses circonstances, et on comprend que les notions géographiques de ce pays ne purent prendre un accroissement très rapide. Les indications qu'Eratosthène, qui appartient à cette époque, donne dans sa mappemonde, il les tenait, pour la plupart, des compagnons d'Alexandre. Les choses changèrent de face sous Auguste. Nous avons vu que Pompée avait trouvé la route de l'Inde par l'Asie centrale ; à son retour à Rome, le vainqueur de Mithridate éveilla le goût du luxe chez les Romains. Il avait apporté avec lui les vases myrrhins ; les Romains s'éprirent tellement de la richesse de ces vases et de la beauté

de leurs formes, qu'ils les achetaient à des prix énormes[1]. Auguste garda l'Égypte pour lui ; les sénateurs et chevaliers romains ne pouvaient s'y rendre qu'avec sa permission expresse. Est-ce dans des intentions égoïstes? avait-il d'autres vues? Nous n'avons pas à examiner ici ces questions : il suffit de constater que cette mesure eut le plus heureux effet pour le bien-être de l'Égypte, et, en particulier, pour sa prospérité commerciale. Dès lors aussi Alexandrie prend l'essor. Sur cette époque d'Auguste, nous trouvons dans Strabon un document que nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs : « Le principal avantage que présente la ville d'Alexandrie, c'est d'être le seul lieu de toute l'Égypte placé favorablement aussi bien pour le commerce de mer, à cause de la bonté de son port que pour le commerce intérieur, le Nil y transportant facilement toutes les marchandises, et les rassemblant en ce lieu, devenu le plus grand marché de la terre habitable. » Voilà ce qu'on peut dire sur les avantages de la ville. Quant à l'Égypte, Cicéron parle dans un de ses discours (que nous n'avons plus), des revenus qu'Aulète, père de Cléopâtre, en tirait chaque année, et les fait monter à 12,500 talents. Or, si les revenus, sous un prince qui administrait si mal son royaume, s'élevaient si haut, que doivent-ils être maintenant que le pays est administré avec tant de soin que le commerce de l'Inde et de la Troglodytique a pris tant d'accroissement! car on ne comptait pas autrefois vingt vaisseaux qui osassent s'avancer dans le golfe Arabique, au point de s'élever au delà des passes du détroit, tandis qu'à présent des flottes considérables s'expédient jusque

[1] C'est au triomphe de Pompée, vainqueur de Mithridate, qu'on vit paraître à Rome les premiers vases myrrhins. Ils furent accueillis avec une admiration mêlée d'une sorte de respect. Pompée en consacra six dans le temple de Jupiter Capitolin. On ignore quelle en était la matière : il est bien entendu qu'ils n'étaient point de myrrhe. D'après Jules Scaliger, ils étaient de porcelaine, et venaient de l'Inde. Il en coûta à Pétrone pour acquérir un bassin, *trullum myrrhinum*, 300 talents, plus de 700 mille francs. Néron en dépensa autant pour un vase à deux anses de la même matière. (*Note du Traducteur.*)

dans l'Inde et aux extrémités de l'Éthiopie, d'où les marchandises les plus précieuses sont transportées en Égypte, et de là sont envoyées dans les autres pays ; en sorte qu'on en tire doubles droits, ceux d'entrée et ceux de sortie, proportionnés à la valeur des marchandises. Il s'y joint encore le monopole, Alexandrie étant le principal dépôt de ces marchandises.

Nous voyons, par le témoignage d'un contemporain digne de foi, que le commerce maritime de l'Égypte prit une grande extension sous Auguste. Ce prince, habile et prudent, comprit que les Arabes, excellents marins, également familiarisés avec les périls de la mer et avec les affaires commerciales, seraient, pour Rome, des rivaux redoutables. Il envoya Aelius Gallus contre les Arabes, à la tête d'une forte armée qu'une flotte suivait le long des côtes ; mais cette expédition n'eut pas de succès, quoique selon Strabon, les Arabes ne fussent pas même bons soldats sur terre et à plus forte raison sur mer. Après quinze jours de marche, Gallus fit halte à Leuke-Kome (village blanc), où il passa l'été et l'hiver. Leuke était une grande place de commerce dans le pays des Nabatéens, peuple riche et industrieux; ce qui ne les empêcha pas d'exercer pendant quelque temps la piraterie. Montés sur des radeaux, ils donnaient la chasse aux embarcations venant d'Alexandrie. Une flotte les chassa des îles du golfe Elanitique où ils avaient établi leur repaire. De Leuke, les marchandises étaient conduites à Petra capitale de Nabatéens ; de Petra, elles allaient à Rhinocolura, ville phénicienne aux confins de l'Égypte, et de là, elles étaient versées sur les marchés de diverses autres nations. Les caravanes des Minéens, des Gerrhéens et autres peuplades arabes, transportaient des chargements d'épiceries en Palestine.

Les Arabes opposèrent une résistance victorieuse aux Romains et maintinrent leur position. Si Auguste avait pu s'emparer du commerce d'Arabie, il eût fait une magnifique